

comment il pourrait la lire à l'insu de sa famille. Il n'avait pas encore résolu ce problème, quand Marianne sauta lestement à bas de la barque, sans trop s'inquiéter si elle montrait aux assistants la couleur de ses jarretières, et s'approcha de lui avec empressement.

—Père, demanda-t-elle, avec qui donc causiez-vous tout à l'heure ? L'obscurité m'a empêché de reconnaître la personne qui vous parlait.

Le gardien-chef se mit à rire.

—Ah ! ah ! Marianne, tu m'espionnes, comme tu m'en as averti ? Mais tu t'échoues sur des bas-fonds, vois-tu ; la personne qui se trouvait là était M. de Verville, et il me demandait des nouvelles du lieutenant.

—Monsieur de Verville ! à la bonne heure !... J'avais cru... Mais il ne peut y avoir aucun mal à causer avec M. de Verville.

—N'est-ce pas ? reprit Bidouret en se frottant les mains ; ce n'est pas lui, un des richards de la paroisse, un gros bourgeois, qui se chargerait d'une lettre ou d'un message verbal de la part de ces chenapans anglais ? Hein ! te voilà tranquille maintenant !

Le brave gardien, par sa maladroite jactance, avait dépassé le but ; Marianne se dit à elle-même :

—Tiens ! qu'a donc mon père ce soir ? Il est tout drôle. Se pourrait-il ?... Eh ! eh ! il faut veiller.

Et elle s'arrangea pour ne pas perdre Bidouret de vue un seul instant.

II

LA ROCHE PERCÉE

Le gardien-chef, croyant avoir donné le change à sa fille, tourna sur ses talons et se dirigea vers sa demeure, qui n'était pas éloignée.

Or, à peine avait-il pris ce parti, que Marianne, se chargeant d'un croc et de quelques filets, suivit son père à distance.

La maison était vide en ce moment ; mais Bidouret n'eut qu'à soulever le loquet à bascule pour pénétrer dans la salle basse, où le feu de la cheminée jetait une faible lueur. Le gardien s'empressa d'allumer la lampe ; puis, sans songer qu'une fenêtre placée, selon l'usage, à côté de la porte, permettait d'observer tous ses mouvements, il sortit la lettre de sa poche et se mit à la lire avec attention.

Cette lettre n'était pas longue ; toutefois le contenu méritait sans doute réflexion, car Bidouret, après avoir lu, demeura pensif un moment. Enfin il murmura en hochant la tête :

—On m'engage à brûler ce papier ; mais, tonnerre de Brest ! je ne sais pas ce que complotent ces Anglais, moi, et je n'ai pas juré cela... Je vais garder la lettre, ça pourra servir.

Ouvrant un tiroir du buffet où il serrait les pièces relatives à l'administration du phare, il glissa la lettre dans un vieux portefeuille ; puis il referma le tiroir et en ôta la clef.

Marianne, postée derrière la vitre, avait vu ; mais ce qui suivit excita encore plus son intérêt. Le gardien disparut par une porte intérieure, qui donnait sur une cour où se trouvait le poulailler de la maison. On entendit crier et battre de l'aile les volailles dérangées dans leur sommeil, et quand Bidouret revint, il tenait à la main un objet que Marianne reconnut pour le sac dont Tom Sandons était porteur lors de son naufrage. Pour ne laisser aucun doute à cet égard, le gardien-chef s'approcha de la lampe, et tira de l'enveloppe de cuir quelque chose de brillant, qui devait être la cassette d'acier dont on avait tant parlé. Après s'être assuré du fait, il referma le sac et le dissimula sous ses vêtements, où l'on ne pouvait le soupçonner, grâce à son petit volume.

—Vraiment, murmura Marianne, en riant tout bas, le père a des cachettes auxquelles on ne songerait guère... A présent, il s'agit d'être plus fine que lui !

Bidouret, paraissant se disposer à sortir, elle jugea à propos

de se montrer et entra, chargée de son fardeau, comme si elle arrivait à l'instant.

—Père, demanda-t-elle avec un calme parfait, ne souperez-vous pas avec nous ?

—Non, la Marianne, répliqua le gardien avec le même flegme ; je mangerai un morceau à la douane avec le père Clément, puis nous passerons la soirée à boire un pichot de cidre en fumant le tabac... Ne m'attendez pas, car je rentrerai peut-être un peu tard.

—Bien, bien ; si vous rentrez tard, vous trouverez la clef sur la porte... Gaspard, le pauvre homme, est bien fatigué et vous savez que, moi, j'aime fort à dormir mon soûl quand je ne suis pas de service.

—Dormez donc tranquilles... Bonsoir, Marianne.

—Bonsoir, père.

Et le gardien s'éloigna en affectant de chançonner.

À peine était-il à vingt pas de la maison, que Marianne s'élança vers le buffet. Elle savait que la serrure de cet antique meuble ne serait pas un obstacle sérieux à sa curiosité : et en effet, après avoir imprimé de légères secousses au tiroir, elle réussit à l'ouvrir. Elle s'empressa de chercher le portefeuille et découvrit la lettre, qui était ainsi conçue :

“ Si M. Bidouret est vraiment un honnête homme et un bon chrétien, fidèle à son serment, il se rendra ce soir, à onze heures, au lieu dit la Roche-Percée, sur le bord de la mer. Il y apportera avec lui le sac de cuir oublié, il y a quelques mois, au phare de Plouharel, et prendra grand soin que personne ne sache ou ne puisse soupçonner où il va. A l'endroit indiqué, il trouvera le légitime propriétaire du sac, qui lui remettra une magnifique récompense. M. Bidouret peut être assuré que toute trahison de sa part sera sévèrement punie et que, du reste, les mesures sont prises pour la rendre inu-
“ tile. ”

Cette lettre ne portait pas de signature et se terminait, comme nous l'avons dit, par une recommandation dont Bidouret n'avait pas tenu compte. Marianne en pesa chaque mot, et elle pensait :

—Comment cette lettre est-elle arrivée ? Dans tous les cas, celui qui l'a écrite connaît joliment le caractère de mon père ? On ferait passer Bidouret dans le feu quand on lui parle de tenir sa parole ou de sauver son âme... Il ne faut pas lui en vouloir pour ça, puisqu'il a juré... Mais, moi, je ne dormirai pas, comme je l'ai promis. Je me soucie bien de “ la récompense ” de ces Anglais ! L'argent des coquins ne profite pas... L'affaire n'est que pour onze heures, je peux achever mon ménage.

Et Marianne se mit à la besogne. Elle fit au port deux ou trois voyages pour rapporter à la maison les agrès de la barque. Son mari étant rentré, elle lui servit à souper et soupa guièrement elle-même. Enfin, ayant tout rangé dans le logis, elle prétextua d'une soirée à passer chez une voisine et sortit, laissant le pêcheur fatigué roupiller au coin du feu.

La plupart des habitants du village semblaient endormis. Marianne se glissa le long des maisons et gagna une modeste construction, située en face du port à laquelle on donnait pompeusement le nom d'*Hôtel de la Douane*. Là, mettant en usage les moyens qui lui avaient si bien réussi déjà, elle regarda par une fenêtre du rez-de-chaussée. Elle eut la satisfaction de voir Bidouret assis, avec le père Clément et d'autres personnes, autour d'une table chargée de pots de cidre et de verres.

—Tout va bien, pensa Marianne ; il n'a pas l'air encore de songer à partir... J'aurai le temps.

Elle rentra dans le village et se dirigea vers une jolie maison bourgeoise, qui s'élevait à l'entrée de Plouharel et qui était bien connue des gens du pays ; c'était la demeure du docteur Colardeau.

On voyait de la lumière au premier étage, et Marianne savait que le médecin était nuit et jour à la disposition du public. En effet, quand elle eut sonné, une servante vint la recevoir et la conduisit sans retard au cabinet de Colardeau.

Le petit major écrivait devant une table ; prenant Marianne pour une cliente ordinaire, il se retourna d'un air ennuyé. Mais, dès qu'il l'eut reconnue, il se leva,